

Nourriture en littérature, une approche interdisciplinaire

Marie Musset – Enseignement & Humanités – marie.musset@ens-lyon.fr

Recension parue dans *Les cahiers Robinson*, n°27, 2010

Au pays du hamburger, les études culinaires (*food studies*) posent un regard neuf et souvent critique sur la relation entre nourriture et littérature.

En effet, ce n'est pas le pays de Brillat – Savarin qui a initié les *food studies* (« études culinaires ») mais, sous l'influence de Lévi-Strauss, de Barthes, de Bakhtine et de l'école des Annales, et sous l'impulsion de Goody (*Cooking, Cuisine and Class*, 1982), les « études alimentaires » ont gagné leurs lettres de noblesse, tant nourriture rime avec culture.

De façon largement interdisciplinaire, les articles des historiens et des chercheurs en littérature jeunesse de tous pays réunis dans cet ouvrage s'intéressent tout à tour aux albums, aux récits populaires (*chapter books*) comme aux livres de cuisine à destination de la jeunesse. Les approches sont autant de prismes intéressants, du post-colonialisme aux *genders studies* en passant par la théologie.

Critical Approaches to Food in Children's Literature. Edited by Kara K. Keeling, Scott T. Pollard. Routledge 2008, 276 p.

Les lecteurs pourront poursuivre sur ce sujet en lisant le [Horn Book Magazine](#) de mai/juin 2009, consacré à la nourriture dans la littérature de jeunesse.

Cet ouvrage est un point de rencontre original entre la littérature de jeunesse et les « études alimentaires » (*food studies*), à la suite de travaux d'historiens reconnus et pour lesquels la nourriture exprime et explique notre rapport au monde. De Polyphème à la madeleine de Proust, le motif est omniprésent et sollicite les sciences sociales et la littérature. Les revues américaines consacrées aux études alimentaires ([Gastronomica](#), [Food, Culture & Society](#)) font une large place à la nourriture en littérature et là encore, les auteurs français - Balzac, Sand, Hugo, Flaubert- sont privilégiés par les chercheurs anglo-saxons.

Dans cette étude, la littérature de jeunesse anglo-américaine est bien entendue privilégiée ; nous mettrons dans cette recension l'accent sur les ouvrages qui font sens pour le lecteur européen. Les auteurs se sont aussi intéressés à la littérature de jeunesse internationale et à la littérature de jeunesse des minorités américaines. De même, nous avons choisi quelques pistes thématiques

majeures pour rendre compte des nombreux articles, réunis par Kara K. Keeling et Scott T. Pollard et préfacés par Jack Zipes.

:

Lire à / de la cuisine

Filles et garçons, les héros de la littérature de jeunesse américaine sont souvent aux fourneaux, que ce soit dans les *Quatre Filles du Docteur March* ou dans *Charlie et la Chocolaterie*.

Une recette peut trouver place dans le texte littéraire ; il y a alors commutation entre deux types de textes, comme il y a deux visées et deux destinataires, l'enfant et l'adulte. Il s'agit de déclencher une relation interactive avec le texte.

Sur le même principe, des livres de recettes s'adosent souvent aux classiques de la littérature de jeunesse ou s'en inspirent. Ces ouvrages restent en cohérence avec le récit, le style, voire l'illustration de l'œuvre littéraire. De tels livres de recettes, étroitement liés à l'œuvre littéraire, ne se comptent plus outre-atlantique (livres de recette du *Magicien d'Oz*, de *Peter Pan*, d'*Alice au Pays des merveilles* ou de *Pierre Lapin*...) : ils mènent leur vie propre en s'inscrivant dans l'histoire, en la relayant par des aperçus historiques, culturels ou gastronomiques. Le jeune lecteur entre en relation avec ses héros en partageant une activité, celle de la cuisine. Pour commerciales que soient certaines de ces initiatives, très courantes aux Etats-Unis, elles n'en représentent pas moins un avatar populaire intéressant de l'œuvre initiale, qui n'est jamais oubliée. La fiction et la réalité – temps du récit et temporalité du lecteur – se rejoignent le temps d'une recette. Un jeu de miroir s'installe alors entre les deux ouvrages.

Certains ouvrages profitent particulièrement de la popularité d'une œuvre littéraire et peuvent s'en démarquer. Ainsi du *Cochon devenu berger* (1983), de Dick King-Smith [en Europe , le texte est peu connu et s'efface devant sa version cinématographique] : le héros, Babe, préside bien entendu à des recettes végétariennes, seules acceptables pour ne pas voir les personnages devenir des ingrédients. Les Hoggetts sont ainsi devenus végétariens, ce que le texte original n'avait pas prévu. Dans cet esprit , Roald Dahl composa lui-même le livre des recettes qui ponctuent ses ouvrages (*Charlie et la chocolaterie*, *James et la grosse pêche*) imaginant un oreiller en marshmallow ou des crayons en caramel.

Un rapport genré à la nourriture

Déesse nourricière, sorcière touillant son brouet ou ogresse en quête de chair fraîche, la femme est souvent désignée responsable de ce lien entre nature et culture et que l'on nomme nourriture.

Sans surprise les livres de recettes inspirés d'œuvres littéraires sont majoritairement destinées à un lectorat féminin - Roald Dahl ne réserve pas la cuisine aux filles, cas assez rare pour être remarqué.

La préparation des repas est une affaire de transmission et jamais de transgression. Les héroïnes de l'époque victorienne se méfient donc de la nourriture industrielle dont la mode et l'usage se répandent, et lui préfèrent la cuisine familiale, symbole de l'échange et du dévouement (*La petite maison dans les grands bois*, de Lara Ingalls Wilder) voire du sacrifice si l'on se souvient que c'est souvent le lot de la femme dans une société patriarcale (*Pierre Lapin* de Beatrix Potter). Beaucoup de romans victoriens insistent sur l'héroïsme quotidien de la cuisinière et, depuis les années 60, des générations de jeunes lecteurs américains se plongent dans le texte et l'illustration du célèbre *Giving Tree* (1964), de Shel Silverstein, qui magnifie la Mère Nature, mère nourricière jusqu'au martyr. Parabole environnementale, ce texte illustre cependant bien l'équation entre la mère, l'amour et la nourriture, même si les mères des différents récits se partagent entre la déesse Mère et la « mère suffisamment bonne » de Winnicott. .

Des maigres et des gros en littérature jeunesse

À l'époque victorienne, se nourrir n'allait pas de soi pour tous. Il s'agit bien de manger ou d'être mangé, de communier au banquet de l'abondance ou d'être sacrifié sur l'autel de la prospérité. Les festins décrits en littérature, bien loin des privations ordinaires que les enfants connaissaient d'une manière ou d'une autre, sont assorties de punitions réservées aux seuls gloutons (*Alice au pays des merveilles*)

Parmi toutes ces évocations alléchantes, une place particulière est réservée aux pauvres repas des « mangeurs de pomme de terre », particulièrement nombreux dans la littérature de jeunesse irlandaise, durablement marquée par l'évocation de la Grande famine et engagée dans un travail de mémoire collective. L'abondance de nourriture peut aussi avoir une fonction cathartique : les jeunes héros des romans de la guerre ou de l'après guerre – époques de rationnement sévère en Grande-Bretagne – listent avec délices tous les plats typiquement britanniques dont la guerre les prive, soulignant aussi la dimension patriotique de ce renoncement.

À ce propos, héroïsme et obésité peuvent-ils aller de pair ? L'image négative de l'obésité est une construction culturelle ancienne, véhiculée par de nombreux textes. Qu'en est-il à l'heure actuelle, quand tant de jeunes lecteurs occidentaux sont en surpoids ? Dans les classiques pour la jeunesse, surpoids et gloutonnerie sont associés et partagent une forte connotation morale : la gloutonnerie fait partie des sept péchés capitaux ; avec l'envie, elle accapare en effet des biens qui ne lui sont pas destinés. À la fin du XIX^e siècle, nombre d'écrivains pour la jeunesse sont inspirés par le socialisme chrétien (parmi eux Thomas Hughes et son célèbre héros *Tom Brown's Schooldays*, *Tom Brown at Oxford* [classique de la littérature largement relayé par des versions cinématographiques, la plus connue mettant en scène Stephen Fry]) : ils soulignent que la gloutonnerie empêche le partage et l'attention au plus pauvre que soi. L'obésité, exclusivement associée à cette époque à une prise alimentaire excessive et volontaire, est aussi au rebours du soin que l'on doit apporter au corps. Le stéréotype négatif est à aussi à l'œuvre dans *Narnia*, lorsque la Sorcière blanche attire les enfants avec des loukoums.

Ce thème n'est donc jamais anodin dans la littérature de jeunesse, comme le soulignent plusieurs exemples éclairants. Ralph, le héros de *Sa majesté des Mouches*, de William Golding, est svelte et agile, tandis que Piggy, que l'on ne connaît que par son surnom significatif et ambigu, sera la proie rêvée de la bande : par le thème de la nourriture carnée, la sauvagerie perce sous le marque de la civilisation. Comme Adam et Eve dans le jardin d'Eden, les enfants de *Charlie et la Chocolaterie* peuvent goûter à tout, sauf à la rivière de chocolat : c'est la violation de cet interdit qui déclenche le récit et donne à Charlie un statut particulier. Dès les années 70, les versions cinématographiques édulcorent la dimension biblique de l'œuvre, pour faire de Charlie un enfant comme les autres, aux prises avec sa gourmandise, et donc plus en phase avec les préoccupations post-modernes.

Dis moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es

La dernière partie s'ouvre sur les enjeux de la globalisation, du multiculturalisme et de la nourriture post-coloniale, car la nourriture consolide l'identité ethnique et signe l'appartenance à un groupe, éventuellement minoritaire. Elle fait aussi sentir les distorsions possibles entre la maison et l'école [les écoliers américains ont l'habitude de consommer à l'école un déjeuner préparé à la maison]. L'emblématique sandwich au thon américain, le bagel « multi-ethnique » ou le riz asiano-américain sont autant de métaphores de l'identité des enfants au fil des textes.

Dans ce contexte, l'ouvrage souligne les apports spécifiques de la littérature de jeunesse latino-américaine ; la place de la nourriture explicite la répartition genrée des rôles, l'identité culturelle comme les structures de pouvoir au sein des familles. Dans les ouvrages récents, savoir cuisiner

et faire les courses est un véritable rite de passage pour les petites filles, en même temps que se fait la transmission de gestes intergénérationnels. A Cuba où la nourriture est rationnée depuis 1982, la jeune lectrice trouve des héroïnes à son image. La littérature de jeunesse sud-américaine, notamment brésilienne, se distingue ainsi de la littérature de jeunesse occidentale dans son ensemble : il ne s'agit pas en effet de distiller des valeurs sociales dans une démocratie, mais de proposer une résistance à l'autorité dans une société répressive, où les dictatures sont fréquentes. Monteiro Lobato est le père de cette littérature de jeunesse des années 20, relayée aujourd'hui par Ana Maria Bohrer qui perpétue la tradition littéraire de résistance à l'autorité traditionnelle et aux rôles sociaux prédéterminés. Le biais de la nourriture (l'héroïne d'*A Menina açucarada* s'enduit de sauce au poivre pour tenir à distance une famille dévorante) se révèle encore une fois le plus riche pour dire ce que les adultes veulent taire.

Frugale ou surabondante, la nourriture est un ingrédient important de la littérature de jeunesse d'hier et d'aujourd'hui. Les chercheurs soulignent combien ces choix littéraires peuvent entrer en résonance ou non avec les préoccupations sociétales actuelles. Le XXI^e siècle voit ainsi émerger de nouveaux héros, qui luttent contre le surpoids ou qui s'adonnent sans arrière-pensée à leur gourmandise assumée, à l'image des paradoxes de leurs lecteurs.